



FALSTAFF

La critique (quelques extraits)

D'emblée, on y est : des poules qui piaillent dans des cages, quelques lapins de l'autre côté, de la paille partout, une table de bois rugueux et des tabourets. La taverne dans ce qu'elle devait avoir de plus grossier, de plus coloré, de plus violent en ce XVe siècle que le grand Will Shakespeare décrit dans LES JOYEUSES COMMÈRES DE WINDSOR et son dramatique HENRY IV ... FALSTAFF est ici un mélange des deux, réunis, orchestrés, revus et corrigés par la plume de Marcel Kervan. On y est vraiment et dans tous les sens du terme : langue admirablement souple et truculente, inventions verbales imaginées, rosses, perfides et cruelles parfois. Une langue qui s'est basée sur les textes de Shakespeare, mais adaptée à notre temps, en faisant fi de tout ce qui encombre les dialogues originaux pour arriver à les condenser et les rendre plus proches du spectateur.

La Dernière Heure

Marcel Kervan a approfondi le personnage dans un texte à sa façon. Il le voit plus sensible que cynique, plus malheureux que joyeux drille.

Femmes d'Aujourd'hui

Ah ! On ne craignait pas, en ce bon temps, d'user de la langue autant que de l'épée, du coup de poing que des blessantes vérités. Tout cela, Marcel Kervan est parvenu à le rendre en s'effaçant derrière son illustre modèle. Il est vrai qu'il est terriblement secondé par une équipe endiablée, rouée, jouant avec les mots autant qu'avec les gestes. Une équipe qui braille, hurle, rigole, jacasse, s'esclaffe, s'empoigne, galope, se flanque des taloches, bref, un véritable ballet que le metteur en scène, Alain-Guy Jacob, a réglé comme un bon film de cape et d'épée. Il faut courir voir ce FALSTAFF de derrière les fagots, joué dans une odeur de paille avec en arrière-fond musical, des gloussements de poules et de chants d'oiseaux.

La Libre Belgique

Ca gueule beaucoup au royaume de Falstaff, mais les oreilles des spectateurs ne souffrent pas davantage que celles du jeune Henry IV. Pourquoi celui que l'on nomme le prince Hal se livre-t-il aux excès les plus blâmables en compagnie de cette affreuse bande de paillards, dont le roi Sir John Falstaff est une outre gonflée de tous les vices imaginables ? Et pourquoi le public sera-t-il, l'espace d'un drame, le complice de cet individu peu recommandable ? C'est que Shakespeare sait y faire pour développer les nuances et susciter les controverses.

Le Soir

Il ne faut pas rater ce FALSTAFF de Marcel Kervan. Onze comédiens tiennent admirablement un ou plusieurs rôles. Le rythme de la mise en scène d'Alain-Guy Jacob a quelque chose d'inférieur qui donne le vertige.

La Meuse